

La pragmatique discursive de l'écologie profonde ou le pragmatisme environnemental de Norton ?

Daniel DESROCHES
Collège Lionel-Groulx, Québec

La justification de l'activisme environnemental par l'écologie profonde pose problème en raison de ses énoncés vagues et généraux. Or si l'on exigeait une clarification des grandes intuitions de Næss, on verrait que le pragmatisme environnemental de Norton lui répond directement. D'où la question : quel rôle doivent jouer les énoncés théoriques pour qui cherche à protéger la nature ? Dans cette étude, nous opposerons le pragmatisme de Norton à la pragmatique discursive de Næss. Tout d'abord, si le premier revendique la profondeur au nom d'une vision du monde non anthropocentrique, le second développe un anthropocentrisme faible pour sa pertinence pratique. Ensuite, si Næss attribue à la nature une valeur intrinsèque distincte de sa valeur instrumentale, Norton introduit plutôt une valeur transformative irréductible à la dichotomie précédente. Enfin, si le premier déploie une pragmatique discursive qui favorise une appropriation diversifiée de ses idées, le second justifie son pragmatisme à partir d'une hypothèse de convergence qui a pour but de rallier les théoriciens. Par la subordination progressive des énoncés théoriques aux conditions pratiques qui les rendent possibles, cette étude permettra de jeter un regard neuf sur la question en montrant que pour protéger efficacement la nature il faut non seulement surmonter le fossé qu'instaure le langage, mais surtout intégrer le modèle proposé à un mode de vie conséquent.

Un différend

Il y a un différend majeur entre Norton et Naess. Si ces deux philosophes veulent protéger la nature, leurs modèles s'appuient sur des idées diamétralement opposées. Le différend vient de l'utilisation de distinctions théoriques. De telles distinctions sont-elles heureuses ? À maints endroits de *Toward*, Norton revient sur les thèses de l'écologie profonde et dans un chapitre de *Sustainability*, il traite des politiques publiques portant sur la protection des loups en s'adressant à nouveau au même interlocuteur¹. Comme je présenterai bientôt ce différend, j'aimerais maintenant soulever ma propre question.

Étant moi-même engagé dans la protection de la nature, voici le problème qui m'occupe : la justification de l'activisme par l'écologie profonde pose problème car, tout en se voulant sérieuse et rassembleuse, cette approche repose sur des énoncés vagues et généraux². Le pragmatisme de Norton devrait pouvoir lui répondre, car il entend orienter efficacement les politiques publiques³ et même rallier tous les éthiciens qui se préoccupent de la cause environnementale. Qui plus est, si l'on exigeait une clarification des trois grandes intuitions morales de Næss, on verrait que le pragmatisme environnemental lui répond directement. D'où cette question : quel rôle doivent jouer les énoncés théoriques pour qui veut protéger efficacement la nature ? Et s'il nous fallait choisir, devrions-nous opter pour la pragmatique discursive de Arne Naess ou pour le pragmatisme environnemental de Bryan G. Norton ?

Comme on sait, chez Naess⁴, la théorie doit permettre un changement profond d'image du monde (*gestalt*), tandis que chez Norton la théorie permet, plus modestement, de clarifier, puis de justifier les intuitions morales partagées. La thèse que j'esquisserai, après avoir discuté les deux approches au programme, est que la fonction des énoncés théoriques est probablement moins importante que ce que l'on croit souvent, car il ne leur appartient pas d'outrepasser le registre discursif qui leur est propre, je veux dire le registre argumentatif. D'entrée de jeu, je semblerais donc plutôt en accord avec Norton, mais cette convergence résistera-t-elle à l'examen ? Par la confrontation des textes de Naess et Norton sur trois points précis, j'aimerais en conclusion ouvrir la théorie à ce qu'elle suppose toujours afin de montrer qu'en éthique le modèle théorique n'a pas l'autonomie qu'on lui attribue.

LA QUERELLE DE L'ANTHROPOCENTRISME EN ÉTHIQUE ENVIRONNEMENTALE

Au départ, Norton et Naess tomberont d'accord sur au moins un point : il fallait faire ses preuves au contact des travaux de Carnap⁵. Or comme la recherche de Carnap portait sur la sémantique et la justification des énoncés théoriques, on peut conclure après coup que, tant pour l'Américain que pour le Norvégien, *la justification exhaustive des énoncés et des distinctions théoriques peut poser problème*. En effet, la précision nuirait à la diffusion des intuitions philosophiques selon Naess⁶, alors que, selon Norton, les querelles reposant sur les dichotomies divisent les éthiciens et paralysent leur action⁷. Dès les premières pages de *Toward unity Among Environmentalists*, le problème et la solution s'expriment ainsi :

While these dichotomies do not all draw precisely the same distinction, they emphasize the polarization of environmentalists and suggest that the polarization derives from essential differences regarding values. For better or worse, these diverse but related dichotomies were given a generic characterization by Arne Naess when he distinguished a "shallow" from a "deep" ecology movement.

While Naess's provocative and tendentious characterization of conservationists as "shallow" environmentalists represents an extreme example, it is generally true that academic and social commentary on the environmental movement has accepted and even reinforced the dilemma and the deep polarities it evokes.

The purpose of this book is to challenge the suggestion that environmentalists hold no common ground, and the associated suggestion that environmentalists represent at best a shifting coalition of interest groups. [...] ⁸

La conception non anthropocentrique pour sa profondeur

Abordons la première grande intuition écosophique de Naess, celle qui pose ici problème, et voyons la réplique de Norton. D'abord, Naess revendique la profondeur du mouvement écologique au nom d'une conception *non anthropocentrique*. Sa première intuition lui vient sans doute de sa lecture de *Silent Spring* de Rachel Carson en 1967⁹. Contrairement aux approches qui misent sur la gestion des ressources naturelles, l'écologie profonde adopte une *perspective large* qui a son départ à la racine des problèmes, dans l'interdépendance de toutes les formes de vie. C'est pourquoi est qualifié de «superficiel» le mouvement qui s'attaque aux effets plutôt qu'aux causes philosophiques. Ces mouvements s'opposent à la pollution ainsi qu'à l'épuisement des ressources pour préserver la santé et l'opulence des citoyens des pays industrialisés¹⁰, alors que l'écologie profonde élabore une «pensée relationnelle» selon laquelle l'être humain n'est ni central ni isolable de son milieu de vie :

Le relationnisme a une valeur écosophique parce qu'il permet de faire disparaître la croyance selon laquelle les organismes ou les personnes sont isolables de leur milieu. Parler d'interaction entre les organismes et le milieu nourrit de fausses idées, parce qu'un organisme est une interaction [...] De même, chaque personne fait partie de la nature dans la mesure où elle est une jonction relationnelle dans le champ total.¹¹

L'anthropocentrisme fait problème, car sa vision du monde (*gestalt*) est superficielle. En effet, non seulement l'ontologie sur laquelle il s'appuie est tronquée – son image implicite du monde est réductionniste – mais il referme la communauté morale sur elle-même au lieu de l'ouvrir¹². «Rapporter toute valeur à l'humanité est une forme d'anthropocentrisme qui n'est pas philosophiquement tenable.»¹³ Sur le plan des énoncés, Naess montre que l'anthropocentrisme moderne, qui coupe l'être humain de son milieu, constitue une image du monde déformée à la source de conséquences pratiques sont catastrophiques¹⁴.

L'anthropocentrisme faible pour sa pertinence pratique

Norton répondrait sans doute à Naess qu'une éthique environnementale *adéquate* peut certainement reposer sur une perspective *faiblement* anthropocentrique. Si l'on était plus sensibles aux dommages collatéraux produits par les querelles stériles, et si l'on admettait que les débats spéculatifs nous éloignent des enjeux pratiques, nous serions plus attentifs à la clarification des préférences humaines. Dans son article paru en 1986, Norton avance que la querelle qui divise les philosophes sur l'anthropocentrisme est vaine parce que la notion d'intérêts humains n'a pas été clarifiée au préalable¹⁵. C'est justement la distinction des préférences qui lui permettra d'élargir la notion de valeur instrumentale (les utilités de la nature pour les humains) afin de justifier sa position nommée l'anthropocentrisme *faible*. Et si la démonstration se voulait convaincante, on pourrait dès lors faire l'économie, à la manière du rasoir d'Occam, de l'attribution à la nature d'une valeur intrinsèque trop difficile à défendre. Distinguons, avec Norton, les préférences humaines.

Les *préférences senties* désignent «les désirs qui apparaissent au sein de la conscience humain individuelle»¹⁶. Les *préférences senties* correspondent à nos besoins spontanés, lesquels n'exigent pas, pour être comblés, la médiation d'une vision du monde rationnelle. Quant aux *préférences réfléchies*, celles-ci sont «médiatisées» par une vision du monde globale et satisfont les intérêts humains à long terme. D'où la distinction de Norton entre un anthropocentrisme *fort* et une approche *faiblement* anthropocentrique. Si le premier se caractérise par le fait que toutes ses valeurs se rapportent à la satisfaction de préférences *senties*, l'anthropocentrisme *faible* se distingue par le fait que ses valeurs se rapportent à *l'influence* de certaines préférences senties sur les idéaux qui structurent notre vision du monde, c'est-à-dire sur les préférences qui peuvent être exprimées après mûre réflexion.

Pour sa part, l'anthropocentrisme faible reconnaît que les préférences senties peuvent être rationnelles ou ne pas l'être (au sens où elles peuvent être jugées n'être pas consonantes avec une vision du monde rationnelle). Partant, l'anthropocentrisme faible fournit le cadre à l'intérieur duquel il est possible de soumettre à la critique les systèmes de valeurs qui prescrivent un rapport de pure exploitation à la nature.¹⁷

Si l'on voulait bien considérer cette avancée, on verrait que l'anthropocentrisme *faible* rend disponibles deux nouvelles ressources éthiques compatibles avec le respect des intérêts humains. D'abord, la pertinence d'une critique de la société actuelle à partir d'attitudes idéales consistant à vouloir vivre en harmonie avec la nature et, ensuite, l'émergence d'une valeur dite transformative se développant via des expériences significatives vécues en nature. Norton nous fournit ensuite divers exemples de visions du monde compatibles avec ces deux types de ressources, dont le jainisme et la réforme spirituelle de Thoreau à Walden. Nous reviendrons plus loin sur l'exemplarité de Thoreau au moment de justifier la pertinence d'une valeur transformative.

Le projet de Norton consiste donc à justifier un modèle dit anthropocentrique faible¹⁸ qui permettrait d'orienter concrètement les politiques publiques. Le caractère militant de son argumentation ne doit pas nous échapper. En effet, soit l'éthique environnementale veut influencer l'action politique, mais elle devra adapter son discours à la chose politique ; soit elle poursuit ses débats spéculatifs, mais elle devra reconnaître qu'elle ne travaille pas concrètement à la protection de la nature¹⁹. Sur le plan des énoncés, il n'y a aucun doute : on peut montrer, selon Norton que l'anthropocentrisme *faible* se justifie par sa pertinence pratique. Cela nous conduit au second point, le différend concernant la valeur de la nature.

LA VALEUR DE LA NATURE : INTRINSÈQUE OU TRANSFORMATIVE ?

Faut-il accorder une valeur intrinsèque (ou inhérente) à des entités du monde naturel afin de justifier les énoncés qui visent *pratiquement* la protection de l'environnement ? Selon John Baird Callicott, il s'agit du débat fondamental de l'éthique environnementale. Voyons d'entrée de jeu pourquoi cette distinction serait indispensable à l'élaboration théorique :

En plus des êtres humains, la nature (ou des parties quelconques de la nature) a-t-elle une valeur intrinsèque ? Telle est la question théorique centrale en éthique environnementale. [...] Car s'il est impossible d'attribuer une valeur intrinsèque à la nature, alors l'éthique environnementale n'a plus aucun caractère distinctif. [...] Pour dire la même chose autrement, si la valeur intrinsèque fait défaut à la nature, alors toute éthique environnementale non anthropocentrique est disqualifiée.²⁰

La valeur intrinsèque comme seconde intuition morale chez Naess

Selon Naess, il est «philosophiquement légitime» d'assigner une valeur aux animaux, aux plantes et aux paysages – et ce indépendamment de leur utilité pour le monde humain. Si l'écologie profonde attribue ainsi à la nature une *valeur intrinsèque*, tout-à-fait distincte et irréductible à la valeur instrumentale de la nature, Norton considère qu'une telle attribution n'est ni justifiée théoriquement ni pertinente pratiquement. Revenons à Naess. Au sommet de la plateforme de l'écologie profonde et en guise de norme fondamentale du modèle qu'il a nommé écosophie T²¹, Naess inscrit un principe éthique de grande portée : l'égalitarisme biosphérique. Ce principe se lit comme suit :

Le bien-être et l'épanouissement des formes de vie humaines et non humaines de la Terre ont une valeur en eux-mêmes [synonymes : valeur intrinsèque, valeur inhérente]. Ces valeurs sont indépendantes de l'utilité du monde non humain pour les besoins humains.²²

D'abord une précision : en vertu du second point de la plateforme, cette valeur intrinsèque (de principe) est attribuée à l'épanouissement de toutes les formes de vie ainsi qu'à tout ce qui contribue au maintien de la vie sur Terre²³. L'argument de Naess n'est pas facile à saisir ni à décrire, car il repose tout entier sur une intuition qui est elle-même soutenue par un ensemble d'expériences vécues à l'air libre, dans les hauteurs de Tvergastein. Si cette intuition devrait d'abord être *sentie* avant d'être discutée, c'est parce que l'on a affaire ici à l'unité même du processus vivant. En effet, Naess aime à dire, sans pouvoir argumenter le principe de l'égalitarisme biosphérique de manière entièrement satisfaisante, que «Toute vie est fondamentalement une»²⁴. Ce type d'énoncé général est de niveau T⁰ en ce qu'il permet l'ajout de «précisions» supplémentaires²⁵. Mais, comme nous le verrons plus loin en abordant l'empirisme sémantique de Naess, les énoncés vagues et généraux ont leur fonction pragmatique propre qui consiste dans le fait de devoir être repris par le locuteur.

L'attribution d'une valeur intrinsèque à la nature ne vient-elle pas du fait que la relation à Gaïa *transforme* progressivement notre vision du monde ? Naess l'admet bien volontiers : pour reconnaître cette valeur intrinsèque, il faut passer par des exercices d'identification²⁶ à la nature comme celui-ci :

On regarde alors la mousse avec beaucoup plus de bonheur, parce que notre perception nous enseigne que la mousse apparaît avant la plupart des fleurs magnifiques, et c'est agréable de pouvoir dire «Oh ! Ici, je vois telle ou telle fleur», alors que d'autres diraient : «Mais non, je ne vois que du brun.» En fait, ce n'est pas encore une fleur, mais juste une plante. Tu apprends à aimer les plantes, et plus seulement les fleurs.²⁷

Si cet exercice d'identification de soi à la nature peut rappeler ceux que pratiquait Thoreau à Walden Pond, la question est de savoir s'il faut attribuer ou non une valeur intrinsèque à la mousse pour être disposé à la protéger et à conserver son milieu. Si Naess estime cette attribution nécessaire, parce qu'elle s'accorde à une vision du monde relationnelle et plus profonde, Norton la refuse catégoriquement, même s'il fera appel lui aussi à la possibilité pour les expériences en nature de transformer les valeurs humaines. Or pourquoi Norton la refuse-t-il si énergiquement ? Et, s'il importe vraiment d'élever nos idéaux moraux, que propose-t-il pour rectifier nos préférences senties ainsi que notre vision du monde ?

L'élargissement de la valeur instrumentale à la valeur transformative

Selon Norton, l'idée d'attribuer une valeur intrinsèque à des entités du monde naturel n'est pas du tout pertinente, car celle-ci est «trop difficile à défendre». Qui plus est, comme une telle idée s'appuie sur des «thèses ontologiques discutables»²⁸, elle n'est pas davantage justifiée. Fidèle au principe d'Occam, ce qui importe à Norton est que l'on puisse en faire l'économie. Or comment peut-on en faire l'économie autrement qu'en reconnaissant à la nature une variante insoupçonnée de valeur instrumentale ?

Contrairement à ce qu'affirment sans nuance les écologistes profonds et les écocentristes, la valeur instrumentale n'est pas nécessairement synonyme d'exploitation des ressources. En fait, la nature a plusieurs «utilités» pour l'être humain. Cette valeur d'utilité serait plus large que la satisfaction des seuls désirs qui apparaissent à la conscience individuelle : la nature est utile par sa beauté, par sa contribution aux arts et aux sciences, et elle jouerait même un rôle dans l'élévation de nos idéaux moraux. La deuxième ressource éthique que découvrait l'anthropocentrisme *faible* de Norton était la valeur *transformative*, puisque le contact étroit avec la nature et l'attachement à des lieux préservés peut servir de base à la formation de nouvelles valeurs. Ainsi, à partir des descriptions et des analogies détaillées par Thoreau, Norton conclut qu'une réforme spirituelle conduisant à la transformation de son propre style de vie peut très bien procéder d'expériences vécues en nature :

*Thoreau's program was to describe living nature in such a way as to evoke analogies that will set in motion a shift to a higher, less materialistic and consumptive set of needs and style of life. And these analogies were essential to his ambitious project of reforming his contemporaries, of freeing them from slavery to commercialism and removing the "quiet desperation" from their lives.*²⁹

Mais qu'est-ce qui assure Norton que la valeur *transformative* qu'il découvre chez Thoreau pourrait nous conduire à adopter une attitude idéale permettant de vivre en harmonie avec la nature ? Autrement dit, peut-il montrer que sa référence à Thoreau ne constitue pas un exemple exceptionnel, un modèle qui, étant donné sa radicalité, n'intéresserait personne ? C'est à ce propos que Norton devient très convaincant, car il ne s'agit pas uniquement de Thoreau, mais de plusieurs autres «visions du monde bien formées» qui ne recourent pas à l'attribution d'une valeur intrinsèque pour justifier l'élévation des principes moraux. Dans l'article déjà cité, le pragmatiste Norton écrit ceci :

*Il existe en fait des exemples de visions du monde bien formées où ces caractéristiques sont manifestes. L'hindouisme ou le jainisme, en proscrivant le meurtre des insectes, etc. témoignent d'un souci qui n'a pas tant pour objet les vies réelles de ces insectes que le développement spirituel de ses adeptes. De la même manière, Henry David Thoreau prend soin de ne pas attribuer de valeur indépendante, intrinsèque à la nature. Il est plutôt enclin à croire que la nature exprime une réalité spirituelle plus profonde et que les êtres humains peuvent s'instruire auprès d'elle en matière de valeurs spirituelles.*³⁰

Si ces exemples sont pertinents, sont-ils *suffisants* pour confirmer la thèse selon laquelle «l'anthropocentrisme faible rend disponibles deux nouvelles ressources éthiques cruciales à l'éthique environnementale» ? Pour l'instant, acceptons de nous baser sur Thoreau pour justifier la pertinence de la valeur *transformative*, mais remarquons que Norton suppose une médiation pratique qui n'appartient pas au registre discursif comme tel. En effet, il faut savoir que Thoreau *vivait* à Walden. Ce que Norton semble oublier est le prix à payer pour que la valeur transformative à laquelle il songe puisse modifier nos idéaux à long terme. Il nous semble que ce prix relève justement de l'identification à la nature. En effet, Thoreau, comme Naess, vivait en relation *intime* avec la nature au moment où il écrivait ceci :

*L'innocence et la générosité indescriptibles de la Nature : quelle santé, quelle allégresse, elles nous apportent à jamais ! et telle à jamais est leur sympathie avec notre race, que toute la Nature serait affectée [...] que les nuages verseraient des pleurs, arriva qu'un homme s'affligeât pour une juste cause. N'aurai-je pas d'intelligence avec la terre ? Ne suis-je pas moi-même en partie feuilles et terre végétale ?*³¹

Alors que Naess et Thoreau le reconnaîtraient volontiers, Norton, lui, ne suppose-t-il pas un ensemble de pratiques distinctes de la seule possibilité de certaines expériences vécues en nature à transformer les valeurs humaines ? Si le pragmatisme de Norton n'appartient pas de plain-pied au perfectionnisme moral ou ce que l'on appelle communément l'éthique des vertus, il semble alors manquer une dimension pratique à son modèle.

Je me permettrai une digression afin de conclure ces quelques remarques portant sur la transformation de soi à partir des expériences vécues en nature. Selon Cafaro, l'oubli des éthiques environnementales actuelles viendrait du fait qu'en se concentrant exclusivement sur les droits et les responsabilités, elles esquivent les questions essentielles de l'éthique. Dans son article consacré à Thoreau, Leopold et Carson, Philip Cafaro estime que deux types de raisons militent en faveur d'une éthique des *vertus* en matière environnementale :

*First, in the absence of an environmental virtue ethics, environmental ethics itself is incomplete and unbalanced. [...] Any complete valuation of our actions and lives must include a virtue ethics component, and any complete environmental ethics must include an environmental virtue ethics. Second, there is a practical need to develop positive arguments for environmental protection. [...] Just as classical virtue ethics provided strong self-interested reasons for treating others with respect – reasons based on a person's concern for his own virtue and flourishing – so an environmental virtue ethics can provide strong grounds for environmental protection.*³²

Au point de vue de l'intégration de la dimension existentielle à l'éthique environnementale, on comprend que Thoreau, Leopold, Carson et Naess soient «sauvés», mais Norton ? En somme, partant de l'idée selon laquelle nous nous réalisons au contact de la nature ou que la nature peut servir un idéal moral de réalisation de Soi, l'écologie profonde de Naess serait clairement perfectionniste³³. Quant à Norton, il semble plus préoccupé d'évincer la valeur intrinsèque que de montrer comment les ressources éthiques qu'il nous présente s'inscrivent à l'intérieur de *pratiques* humaines «bien formées». Sur le plan des pratiques, puisque la valeur attribuée à la nature n'est pas indépendante de notre relation à elle, on peut montrer que, selon Naess, l'attribution d'une valeur intrinsèque à toutes les formes de vie procède d'un élargissement de notre propre sensibilité morale. Quant à Norton, on ne voit pas très bien comment la valeur transformative qu'il thématise permet de réaliser les médiations nécessaires à l'élévation de nos idéaux moraux, car elle se présente d'abord comme une utilité *arbitraire* de la nature, comme une variante esthétique³⁴ qui n'engage que des subjectivités éparses.

PRAGMATIQUE DU DISCOURS OU PRAGMATISME ENVIRONNEMENTAL ?

La discussion se déplace enfin sur le plan du discours et de ses implications pratiques. C'est ici que Norton devrait être le plus convaincant et Naess le moins. Voyons si la pragmatique discursive de l'écologie profonde peut tenir devant le pragmatisme environnemental.

De l'écosophie T à la pragmatique discursive

Si l'on voulait distinguer l'éthique environnementale de Naess, c'est-à-dire l'écosophie T, dont la dérivation logique intégrale figure dans son ouvrage de synthèse, du mouvement social de l'écologie profonde, dont les adeptes n'ont en commun que de grands principes, nous verrions mieux comment Naess mit à profit sa propre théorie du langage. En effet, si le registre argumentatif est constitutif de l'exercice intellectuel qu'est la philosophie, il faut pourtant reconnaître que l'action sociale exige un usage du langage approprié à sa cause. C'est la première raison pour laquelle l'écologie profonde fera usage d'une pragmatique discursive ouverte à d'autres types d'énoncés que les seuls arguments. Mais il y a plus : comme les intuitions morales qui sont au cœur de l'écologie profonde sont susceptibles de recevoir plusieurs interprétations, il ne serait pas avantageux de restreindre celles-ci par simple exigence de précision logique. Voyons maintenant comment l'écosophie de Naess nous conduit à une réflexion sur l'usage du langage en contexte pratique.

D'abord, l'écosophie désigne une application singulière de la relation harmonieuse entre l'humain et la nature. L'écosophie T est celle que propose Naess. Or comme l'écosophie T ne vise pas l'élaboration d'une théorie, mais doit conduire à des changements pratiques, elle reposera sur une «pragmatique discursive». Par *pragmatique*, on entend chez Naess tout comme chez Wittgenstein, une théorie du langage pour laquelle la signification des énoncés procède des actes de parole des locuteurs ou du contexte pratique. En réponse aux théories du Cercle de Vienne, et dans le prolongement de ses études expérimentales, l'empirisme sémantique élaboré par Naess influencera toutes ses recherches ultérieures³⁵.

Alors qu'il soumet à l'étude empirique le comportement linguistique de locuteurs, Naess doit reconnaître que la signification n'est pas la propriété d'un énoncé mais le produit de l'usage du langage en contexte. Si un énoncé «vague» se caractérise par le fait qu'on n'a pas pour celui-ci de préférence marquée par une interprétation parmi d'autres chaque locuteur doit alors reprendre à son propre compte la signification à lui conférer. Voilà donc la clef de ces énoncés vagues et généraux : ils ont, comme le disait Foucault de certains textes anciens, une fonction proprement «éthopoétique»³⁶ : ils permettent, par la nécessité d'une appropriation personnelle, une modification de notre mode d'être, ils produisent de l'*ethos*. Ainsi, pour l'empirisme sémantique, il n'existe pas de sens littéral de l'énoncé, car, d'une part le langage ne se réduit pas à une structure commune et, d'autre part, on ne peut faire abstraction de l'usage ou des pratiques discursives en contexte. Autrement dit, on ne peut, selon Naess, avoir une connaissance précise de la signification d'un énoncé par un examen décontextualisé de ce dernier. C'est dire à quel point nous sommes loin désormais de la philosophie comprise comme «syntaxe logique du monde» chez Carnap.

Si Naess ne renonce jamais au registre argumentatif pour justifier les normes qui forment son écosophie T, et ce même s'il est convaincu que nous sommes plus influencés par le sentiment que nous ne l'imaginons, il estime pourtant qu'il faut renoncer à la primauté de la précision logique lorsqu'il est question de partager les intuitions morales. Considérons ces affirmations de Naess qui portent sur la nécessité de justifier nos priorités de valeur tout en les laissant ouvertes à diverses interprétations possibles :

La philosophie de l'écologie profonde insiste sur le fait que l'on doit pouvoir tester toutes les argumentations en les rapportant à leurs ultimes fondements, c'est-à-dire à l'ensemble des priorités de valeur qui guide les décisions d'une personne mature ou de groupes responsables.

Il y a de sérieuses raisons de favoriser un certain flou et une ambiguïté dans la manière dont on ébauche des systèmes normatifs. [...] Le choix d'une phrase plutôt indéfinie et ambiguë dans les argumentations les plus élémentaires rend celles-ci bien plus courtes et plus simples à comprendre, et ouvre une variété de possibilités différentes pour la dérivation et l'interprétation. [...] Nous devons toujours travailler sur des niveaux divers de précision.³⁷

Næss affirme donc qu'au point de vue pratique il faut plutôt déployer une *pragmatique* qui favorise une appropriation plurielle de nos intuitions morales. Ainsi, il ne s'opposerait pas au pluralisme³⁸ de Norton. En effet, l'empirisme sémantique de Naess vient d'une réflexion post-wittgensteinienne sur la diversité des jeux de langage et des formes de vie. Afeissa, qui cherche à établir la continuité entre l'empirisme sémantique de Naess et les idées qui se tiennent à la source du mouvement de l'écologie profonde avance ceci :

[Selon l'empirisme sémantique] Le langage est toujours un acte de langage, c'est une manière de se comporter dans certains contextes sociaux. La théorie sémantique du langage de Naess est, de ce point de vue, une version de la théorie pragmatique de la signification de Charles Peirce, appréhendée en amont à la philosophie de John Dewey, et conduisant en aval à la philosophie du langage ordinaire de Ludwig Wittgenstein et de John Austin.³⁹

Or cette pragmatique discursive doit être ouverte non seulement à l'interprétation multiple, mais aussi à l'appropriation diversifiée de la même intuition par plusieurs locuteurs. Voilà comment se justifie le caractère vague et général de plusieurs des énoncés de Naess :

Le caractère vague des sept points [de l'article de 1973] explique la raison pour laquelle Naess estime que leur validité repose sur la capacité de celui qui les reprend à son compte à les clarifier dans des directions bien précises. [...] Par conséquent, les formulations vagues doivent être interprétées, ou rendues plus précises, avant de pouvoir se prononcer sur leur validité. On comprend du même coup que les «convergences remarquables» entre les partisans de la deep ecology dont Naess parlait précédemment, ne désignaient pas du tout, dans son esprit, une convergence au plan des idées ou de la signification des énoncés [...]⁴⁰

Au point de vue pratique, la portée de cette réflexion semble considérable : chacun pourra librement s'approprier les idées afin d'élaborer sa propre écosophie, son propre mode de vie en accord avec une vision relationnelle de la nature. En conséquence, on peut dire que l'écologie profonde est plurielle *par principe*. Sans surprise, le professeur de philosophie aura du mal à accepter une telle ouverture à la pragmatique discursive, c'est-à-dire à l'idée selon laquelle l'usage approprié du langage ne peut se réduire à la seule argumentation. C'est ainsi que la pragmatique discursive de Naess et le pluralisme théorique associés au mouvement de l'écologie profonde furent critiqués par Desjardins :

Du fait de cette diversité [l'usage d'une variété d'approches philosophiques et activiste], il est difficile de formuler des critiques précises de l'écologie profonde. [...] De la même façon, une critique qui accuse l'écologie profonde d'être trop abstraite et trop vague sur des questions telles que la réalisation de soi pourraient être écartées par les écologistes profonds qui sont plus portés vers l'activisme politique. Bien entendu, cette ambiguïté elle-même peut susciter des critiques. D'une certaine manière, les prétentions de l'écologie profonde quant aux sources d'inspiration sont si larges et si générales qu'elles deviennent insignifiantes.⁴¹

Le pragmatisme de Norton⁴² : hypothèse de convergence et pluralisme

Norton retient trois traits décisifs du pragmatisme⁴³. Selon le premier, les conséquences pratiques (la vérification) jouent un rôle déterminant lorsqu'il s'agit d'évaluer la validité des idées, ce qui implique que l'on peut interroger les distinctions conceptuelles à partir des changements pratiques qu'elles produisent. Pourtant, en dépit des divergences de vue qui séparent, semble-t-il, les anthropocentristes et les non anthropocentristes, les implications pratiques de ces deux paradigmes seraient les mêmes. Voilà la source de l'hypothèse de convergence. Selon le second trait, on ne peut faire fi de la continuité en ce qui a trait au développement historique des vérités, ce qui implique qu'une éthique environnementale efficace sera «réformiste» et devra s'inscrire dans le prolongement de la vision actuelle⁴⁴. Selon le troisième, le pragmatisme de Norton est plus une méthode et un outil de travail⁴⁵, qui repose sur le primat de l'action sur le langage, qu'une théorie :

My approach, therefore, is broadly pragmatic. I have tried, however, never to use my philosophical pragmatism as a premise, but only as a constant guide. I see pragmatism not as a set of metaphysical principles, but as a method. That method starts with the idea that, in some important sense, actions are more basic than words, and that words get their meanings from the actions with which they are associated. Concepts are thus seen as tools of understanding, but tools that function best in the context of action.⁴⁶

Nous parvenons maintenant à la fameuse hypothèse de convergence qui permettrait de rallier les éthiciens autour d'une formulation générale. Selon Norton, on ne peut protéger aucune valeur humaine à long terme sans devoir protéger également le contexte naturel qui permet leur réalisation. En traduction libre, voici cette hypothèse de convergence :

Les environnementalistes considèrent que les politiques qui servent globalement les intérêts humains à long terme servent aussi bien les intérêts de la nature.⁴⁷

Je ne souhaite pas discuter cette hypothèse ni me demander si la plateforme de l'écologie profonde a rallié plus de théoriciens ou infléchi davantage les politiques publiques. Dans ce qui suit, il sera plutôt question de justifier le pluralisme. Si les conséquences pratiques jouent un rôle majeur lorsqu'il s'agit d'évaluer la pertinence des idées, on comprend mieux pourquoi Norton cherche à éviter les conceptualisations abstraites et exclusives au profit d'un pluralisme plus accueillant. Le pluralisme des valeurs serait donc plus approprié à la négociation politique. Dans les termes d'Afeissa, Norton propose une double justification du pluralisme pour la discussion des politiques publiques.

L'avantage d'une approche pluraliste des valeurs est qu'elle se tient par principe disposée à trouver des compromis et à déterminer conjointement, au cours des négociations de politique environnementale, les conditions d'une action coopérative, en rendant possible la formation de coalitions de cause. Les chances de trouver un terrain d'entente augmente d'autant plus que le pragmatisme environnementale ne se réfère à aucun concept difficile à justifier philosophiquement, comme celui de «valeur intrinsèque», et ne suppose nullement que l'on renne à son compte, avant toute discussion, une quelconque «vision du monde».⁴⁸

J'aimerais enfin montrer comment Norton ramène l'écologie profonde dans le giron de son hypothèse de convergence. Il s'agira pour lui de rappeler que l'on ne peut lutter à la fois sur le plan des politiques publiques et sur celui de la vision du monde. Si les écologistes profonds ne font plus désormais de l'égalité biosphérique un principe moral *effectif*, lequel s'inscrit plus dans une vision du monde que dans une revendication *réelle* permettant de faire évoluer les politiques, on pourra rejeter la distinction tendancieuse qui sert de base à Naess. Mais si cette distinction devait s'effondrer, tous devraient alors se rallier :

More recently, however, deep ecologists have taken a less unyielding stance on the question of whether nature has human-independent value. [...] This emendation results in a significant reorientation of the deep ecology viewpoint. The goals of deep ecology are not to establish a positive moral principle, but to broaden perception. Naess says: "I'm not so much interested in ethics or morals. I'm interested in how we experience the world. [...]"

At this point, then, the original exclusivism of the deep ecologists, the basis for a distinction between deep ecologists and shallow ecologists / reform environmentalists has dissolved. If deep ecologists are merely pointing out that there are two tasks, changing policies and changing minds, and that they prefer to emphasize the latter task, why insist that there exists a dichotomy among environmentalists ?⁴⁹

J'aimerais prendre un peu de recul par rapport à tout cela et demander en quoi consiste, au point de vue discursif, la pertinence de ces approches associées au pragmatisme. Sur le plan discursif enfin, puisqu'on ne saurait défendre efficacement la nature sans être en mesure de partager et de diffuser nos intuitions morales, la convergence entre Naess et Norton est manifeste. Selon Naess, une pragmatique discursive ouverte à plusieurs types de discours pourra cohabiter avec un pluralisme théorique. Quant à Norton, on ne voit pas pourquoi l'impératif selon lequel il s'agirait d'adapter son discours aux politiques publiques ne serait pas compatible avec l'empirisme sémantique. L'efficacité discursive, tant chez Naess et que chez Norton, viendrait donc de la capacité pour les énoncés de se rapporter adéquatement à leur contexte de référence, qu'il s'agisse des politiques publiques ou de la plateforme de l'écologie profonde⁵⁰. On constate ainsi, en terminant, que les énoncés qui forment le langage ne sont pas *autonomes*, car ils reposent sur un ensemble de pratiques contextuelles qui leur confèrent une signification. En bout de ligne, tant chez Naess que chez Norton, nous ne sommes plus guère dans la syntaxe logique du monde de Carnap, mais bien plutôt dans l'ouverture du langage à la diversité des pratiques discursives. Nous ne sommes plus dans l'héritage du Cercle de Vienne, mais dans celui de Wittgenstein !

*

*

*

Avant de conclure, j'aimerais répondre brièvement à une objection qu'on ne manquera pas de faire à qui s'intéresse au pragmatisme ainsi qu'à la pragmatique du discours. Il s'agit de l'objection qui consiste à dire que, comme le pragmatisme se soucie de l'effet pratique de ses énoncés, il réduit la philosophie à la rhétorique. Je reformule maintenant l'objection en tenant compte des avancés de la dernière section. Cette objection serait alors celle-ci : si l'on doit admettre que le discours théorique est *pratiquement* moins convainquant qu'une pragmatique discursive ouverte à divers types d'énoncés, c'est simplement parce qu'un tel pragmatisme se confondrait avec la rhétorique, bref il ne s'agit plus ici de... philosophie !

Cette objection suppose que l'usage approprié du discours philosophique soit celui de la démonstration logique ou de l'argumentation formelle. Mais, et c'est là où Norton et Naess ne peuvent rester indifférents, on ne peut pas *à la fois* se battre sur le front de la vérité et sur celui des politiques publiques puisque les destinataires de nos énoncés sont *différents*. Maintenant : est-ce que l'ouverture de la pragmatique à la pluralité des «jeux de langage» devrait l'exclure du registre propre de la philosophie ? Si oui, je crois que cela signifie que la philosophie ne peut s'exprimer correctement dans un langage ordinaire, mais seulement dans un «langage bien formé», ce qui nous ramènerait aux illusions du jeune Carnap. Or, toute sa vie le philosophe du langage que fut Arne Naess lutta contre ce type de réduction qui consiste à exclure les sentiments de la délibération ayant pour objet des valeurs.

Mais la meilleure réponse que je puisse fournir à cette objection passe par une distinction entre *vérité* et *pertinence*. On pourrait dire, je crois, que la *vérité* est le terme normatif que l'on utilise dans ce vaste jeu de langage qu'est la recherche du savoir, tandis que celui de *pertinence* convient mieux à celui de la délibération publique. Autrement dit, déterminer si un énoncé est *vrai* ne relève pas du même régime de phrase que celui qui consiste à se demander s'il est *pertinent* pour un enjeu pratique donné. Un énoncé faux n'est jamais pertinent, alors qu'un énoncé *pertinent* ne repose pas toujours sur une vérité avérée, mais sur sa recevabilité en contexte. En somme, une pragmatique discursive s'attachera aux énoncés *pertinents plutôt qu'aux seuls énoncés vrais*, ce qui n'exclut pas a priori les deux suivants : « Toute vie est fondamentalement une » et « Même la rivière doit vivre ! »

DISCUSSION

POUR FAIRE LE POINT DE MANIÈRE CRITIQUE AVANT DE CONCLURE

J'ai tenté de reconstruire un débat entre deux approches rivales à partir de trois thèmes : la querelle de l'anthropocentrisme, la valeur la nature et la relation au pragmatisme. Je me propose maintenant de faire le point, de manière critique, avant de conclure cette étude.

1

Il semble que sur le premier point Naess ne puisse argumenter contre l'anthropocentrisme qu'à partir d'une distinction ontologique forte entre les *gestalten* superficielle et profonde, cela sans pouvoir établir hors de tout doute la pertinence *pratique* de sa vision du monde. J'estime qu'il s'agit d'une faiblesse de l'écologie profonde que de ne pas pouvoir s'inscrire aisément dans la délibération publique. Jusqu'ici sa « profondeur », voire son radicalisme, a trop souvent fait peur aux néophytes⁵¹ ou réduit ses partisans au conservatisme politique. Pour confirmer cette difficulté à influencer les politiques publiques de manière concrète, je rapporterai intégralement la critique pertinente que formule Lester Milbrath à partir de la distinction ontologique forte sur laquelle repose tout le mouvement de l'écologie profonde :

Les écologistes profonds sont émotionnellement et philosophiquement immergés dans la nature, mais pas très impliqués dans les réformes et les affaires politiques. La plupart d'entre eux vivent dans des communautés de contre-culture qui sont proches de la nature et qui dérangent au minimum la biosphère en interagissant avec la nature qui satisfait leurs besoins vitaux ; en ce sens, ils sont à la fois radicaux et conservateurs. Bien que la société puisse éventuellement tirer des leçons importantes de ces personnes dans leurs nouvelles communautés, ils ne constituent pas une force véritable pour un changement social à court terme.⁵²

Quant à Norton, il ne cherchera pas à nous convaincre de la *vérité* d'une vision du monde *faiblement* anthropocentrique, mais de la *pertinence* d'élargir la discussion portant sur les préférences humaines. Selon lui, l'hypothèse de convergence illustrerait la pertinence d'un cadre *faiblement* anthropocentrique qui rattacherait son propre projet au pragmatisme, car Norton se propose essentiellement d'orienter efficacement les politiques publiques.

Mais Norton, qui propose une *extension* des préférences humaines afin de prendre en compte la vision à long terme, refusera-t-il l'extension de la communauté morale à long terme et, partant, la séquence éthique formulée par Leopold ainsi que l'une des intuitions centrales de Thoreau⁵³? Si oui, et c'est tout le sens de la démarche de Norton, il ne peut alors éviter la question du statut moral problématique de son projet. Quelle est la valeur d'une éthique qui se veut simplement *adéquate*, au sens où elle se contenterait de justifier le consensus actuel sans s'ouvrir aux vérités à *venir* ? De quel pragmatisme s'agit-il ici ?

*Mon but est seulement de clarifier les principes qui sont à la base du consensus assez large qui s'est formé autour de la condamnation d'un ensemble de comportements dont le caractère nuisible pour l'environnement n'est pas sujet à discussion.*⁵⁴

Il faut insister. Le pragmatisme environnemental aborde sérieusement la question éthique du renouvellement des ressources naturelles à la manière d'un gestionnaire de fond qui aurait à administrer une somme déjà mise en dépôt⁵⁵. Qui plus est, la raison pour laquelle nous devons nous soucier de préserver la nature tient autant au bien-être des générations humaines futures qu'à l'intérêt que nous avons à maintenir la présence de la conscience humaine à la surface de la Terre⁵⁶. Mais pourquoi la conscience humaine l'emporterait-elle sur les autres consciences vivantes ? Ce critère de la conscience humaine est-il toujours compatible avec le cadre anthropocentrique *faible* ? Norton n'explique pas ce *jugement de valeur* ni, surtout, le *type* de valeur qu'il attribue à la conscience humaine. Ne s'agit-il pas ici du retour, plutôt difficile à justifier, d'une valeur intrinsèque assez difficile à défendre ?

Cela dit, il me semble que le pragmatisme environnemental de Norton devrait expliciter sa propre perspective morale en clarifiant, au delà du maintien d'un ensemble d'opportunités permettant l'utilisation d'un stock d'options donné⁵⁷, ce qu'il considère être un mode de vie humain *éthiquement justifié*, surtout lorsqu'on admet que le mode de vie dominant met en péril la vie de plusieurs espèces animales et végétales qui ne peuvent pas se défendre.

2

Sur le second point, Naess donne le sens de sa démarche en admettant que l'attribution d'une valeur intrinsèque à tous les êtres vivants repose sur des exercices d'identification à la nature, mais il ne s'en tient qu'à des formulations vagues et générales lorsqu'il s'agit de justifier son intuition. Norton, quant à lui, conteste la pertinence d'une telle attribution, mais reste à court au moment d'expliquer *comment* la ressource éthique qu'il propose, la valeur transformative, ouvre l'horizon nécessaire à l'élévation de nos idéaux moraux.

En effet, le recours aux descriptions de Thoreau, même s'il était factuellement juste, pose problème, car cet emprunt est plutôt paradoxal. D'une part, Norton peut illustrer la valeur transformative de certaines expériences du *Walden* tout en affirmant que leur auteur n'en appelle pas à l'attribution d'une valeur intrinsèque, et il a raison sur ce point, mais, d'autre part, Thoreau propose une conception *profonde* du rapport entre l'être humain et la nature. L'exemplarité de Thoreau serait donc ambiguë, car la transformation spirituelle vécue par Thoreau s'inscrit dans le cadre d'une vision du monde relationnelle semblable à celle que nous propose Næss. Ce célèbre passage atteste à la fois de la *réforme* spirituelle que la nature permet à Thoreau de réaliser et de sa *profonde* conception de la vie en nature :

*Soir délicieux, où le corps entier n'est plus qu'un sens, et par tous les pores absorbe le délice. Je vais et viens avec une étrange liberté dans la Nature, devenu partie d'elle-même. Tandis que je me promène le long de la rive pierreuse de l'étang [...] et que je ne vois rien de spécial pour m'attirer, tous les éléments me sont étonnamment homogènes. [...] La sympathie avec les feuilles agitées de l'aune et du peuplier me fait presque perdre ma respiration ; toutefois, comme le lac, ma sérénité se ride, sans se troubler.*⁵⁸

Qui plus est, comme la conception du monde de Thoreau demeure non anthropocentrique et ne repose pas, en dernière analyse, sur le primat de la conscience humaine par rapport aux autres consciences vivantes, l'exemple choisi par Norton s'inscrit probablement mieux dans la pensée relationnelle de l'écologie profonde que dans l'anthropocentrisme faible qu'il appelle de ses vœux.

Sur le troisième point, la relation au pragmatisme, il y a une convergence manifeste entre ces théoriciens en ce qu'ils partagent la nécessité d'un pluralisme théorique et discursif. Et de ce point de vue, l'efficacité discursive, tant chez Naess et que chez Norton, viendrait de la capacité pour les énoncés *pertinents* de se rapporter adéquatement à leur contexte. Il semblerait que le pragmatisme de Norton et la pragmatique du discours de Naess soient compatibles avec une conception «contextualiste» de la signification des énoncés.

En vertu de cette convergence, Norton et Naess dépassent le débat théorique en posant une toute nouvelle question en éthique environnementale. Il ne s'agit plus de la question de Leopold, reprise par Routley : Avons-nous besoin d'une nouvelle éthique ?⁵⁹ Ni de celle de Callicott : La nature a-t-elle une valeur intrinsèque et comment la découvrir ?⁶⁰ Mais de celle-ci : *Comment l'éthique environnementale peut-elle être cohérente avec elle-même ?*

CONCLUSION

INSCRIPTION DE LA THÉORIE ÉTHIQUE DANS UN CONTEXTE PRATIQUE

Ma propre démarche répond en partie à cette question en montrant comment il faut ouvrir la discussion éthique à ce qu'elle *suppose* depuis le tout début. C'est ainsi que j'ai d'abord discuté certains énoncés, découvert ensuite des *pratiques* d'identification à la nature puis tenté d'inscrire la signification de nos énoncés dans des *contextes* pratiques. À terme, on peut dire que le sens (ou la pertinence) de nos discussions éthiques dérive et suppose un certain *mode de vie*. On peut longtemps discuter de la justesse normative des énoncés, mais on ne peut réduire ceux-ci à leur seule valeur de vérité, car leur signification vient du contexte pratique qui les rend possible.

Pour protéger *efficacement* la nature, il nous faudrait, en somme : 1) refuser de réduire la discussion éthique aux *seuls* énoncés théoriques ; 2) ouvrir la discussion aux discours d'ensemble dans lesquels s'inscrivent ces énoncés afin de surmonter le fossé qu'instaure à sa façon le langage. Enfin, il nous faudrait surtout 3) médiatiser les discours éthiques en décrivant les pratiques s'inscrivent dans un mode de vie *cohérent* ou une vision du monde en *accord* avec nos idéaux moraux. D'un point de vue technique, mon argument tient à la triple subordination des énoncés aux discours d'ensemble, aux pratiques discursives qui les rendent possibles et, finalement, à l'intégration du modèle proposé à un mode de vie cohérent. De ce point de vue, l'écosophie proposée par Naess bénéficie d'une *pertinence* philosophique supérieure au pragmatisme de Norton.

À la question : quel rôle devraient jouer les énoncés théoriques pour qui souhaite protéger efficacement la nature, la réponse de Naess consiste à dire qu'ils permettent de modifier notre *vision du monde* si nous nous acceptons de les reprendre à notre propre compte, tandis que Norton affirmerait qu'ils nous permettent plutôt de découper le cadre faiblement anthropocentrisme qui permet de justifier les normes qui devraient faire consensus. Pour ma part, j'estimerai qu'ils devraient nous aider à élaborer les prémisses d'un mode de vie conséquent. Or comme le disait Naess à l'avant-dernière dernière phrase de son livre :

C'est mon souhait que des être dotés d'un cerveau comme le notre, fruit d'un développement de plusieurs centaines de millions d'années en interaction étroite avec tous les genres de vie, défendent un mode de vie qui ne soit pas favorable uniquement à leur propre espèce mais à la totalité de l'écosphère dans toute sa diversité et sa complexité.⁶¹

Notes :

¹ Norton, Bryan G. *Toward Unity among Environmentalists*, Oxford University Press, 1991 (Cité ici par l'abréviation TUE). «Convergence Corroborated. A Comment on Arne Naess on Wolf Policies», *Searching for Sustainability*, Cambridge University Press, 2004, 78-87 (Désormais : SS).

² Par exemple, la critique de Joseph R. Des Jardins : *Éthique de l'environnement* : Une introduction à la philosophie environnementale, trad. V.-D. Nguyen et L. Samson, PUQ, 1995, 261-2.

³ «The strategy of this book will be to think about environmentalism as a force in public policy [...]» TUE 12. Cette stratégie est explicite au moins depuis l'article paru 1984 *Environmental Ethics and Week Anthropocentrism*, cité par la suite dans la traduction française «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible» in : Afeissa, H.-S., *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 249-83.

⁴ Les ouvrages de Naess sont aujourd'hui réunis dans *The Selected Works of Arne Naess* (SWAN), 10 vol., Dordrecht, Springer Verlag, 2005. Pour l'opus magnum *Écologie, communauté et style de vie*, nous donnons la traduction française parue en 2008 qui a été revue depuis (Désormais : ECS).

⁵ Si Naess connut Carnap lorsqu'il fréquenta le séminaire de Moritz Schlick et les amis du Cercle de Vienne entre 1934 et 1935, Norton soutenu quant à lui une thèse sur la philosophie de Rudolph Carnap : *Linguistic Framework and Ontology : A Re-Examination of Carnap's Metaphilosophy*, La Haye, Mouton, 1977. Naess fut durablement influencé par la manière de travailler au séminaire de Schlick. Voir l'entretien avec Rothenberg, *Vers l'écologie profonde*, p. 74-82. (Désormais : VEP)

⁶ Naess, VEP, p. 253-4, mais aussi : 296-7.

⁷ Norton, «The Environmentalists' Dilemma», TUE, 3-13, notamment en page 10. Voir aussi l'article de H.-S. Afeissa, «Bryan Norton : L'art et la manière d'être pragmatique en écologie», *Portraits de philosophes en écologistes*, MF, 2012, 204-5.

⁸ Norton, TUE, 11.

⁹ Carson, R. *Silent Spring* (1965), trad. *Printemps silencieux*, Wildproject, 2009.

¹⁰ Naess, «Le mouvement d'écologie superficielle et le mouvement d'écologie profonde de longue portée. Une présentation.», *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 51-60, précisément, p. 51.

¹¹ Naess, ECS, 97.

¹² En éthique de l'environnement, l'une des premières descriptions de cette idée revient sans doute à Aldo Leopold. Voir «La séquence éthique» in *Almanach d'un comté des sables*, GF, Flammarion, 2000, 256-9. Sur la notion de considérabilité morale, voir l'article de Kenneth E. Goodpaster (1978), «De la considérabilité morale» in H.-S. Afeissa (ed.), *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 61-91.

¹³ Naess, ECS, 259.

¹⁴ Naess, ECS, 53 : «Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous sommes confrontés à un choix qui s'impose à nous à cause de notre irresponsabilité devenue inhérente à produire des choses. Daignerons-nous mettre en œuvre un peu d'autodiscipline et un plan raisonnable pour contribuer au maintien et au développement de la richesse de la vie sur Terre, ou continuerons-nous à gaspiller nos chances et abandonner le développement à des forces aveugles?» À propos du problème que constitue l'adoption de la gestalt adéquate, Rothenberg et Naess, VEP, 273.

¹⁵ Norton, B. «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible» (1984) traduit et reproduit dans in H.-S. Afeissa (ed.), *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 249-83, particulièrement 254.

¹⁶ Norton, B. art. cit. 254 et 273.

¹⁷ Norton, B. art. cit. 256.

¹⁸ Selon Norton, ce n'est pas le débat qui porte sur l'anthropocentrisme qui est décisif pour l'éthique environnementale, mais celui qui touche à la *prémisse individualiste* sur laquelle repose plusieurs approches contemporaines (le déontologisme kantien et l'utilitarisme). En mettant à contribution le paradoxe formulé par Parfit, Norton estime démontrer qu'une éthique environnementale adéquate ne peut pas s'appuyer sur la prémisse individualiste, car les politiques actuelles déterminent ce que seront les individus futurs. En somme, une éthique environnementale «adéquate» sera *faiblement* anthropocentrique, mais *fortement* non individualiste. Art. cit. 263-8.

¹⁹ Pour cette formulation du dilemme, voir l'article de H.-S. Afeissa sur déjà cité, p. 204.

²⁰ Baird Callicott, J. «La valeur intrinsèque dans la nature : Une analyse métaéthique» (1995), texte traduit in : *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 187-225. Nous citons la page 191. Sous le titre,

«La nature a-t-elle une valeur en elle-même», cet article est repris dans l'ouvrage de Baird Callicott *Éthique de la terre*, Wildproject, 109-43.

²¹ La plateforme est conçue comme un abri consensuel pouvant rallier les personnes qui partagent les valeurs de l'écologie profonde, tandis que l'écophilosophie T est le modèle personnel élaboré par Naess pour dériver et justifier les normes et les hypothèses sur lesquelles repose son éthique. La plateforme est présentée à la page 61, tandis que l'écophilosophie T (T pour le nom donné à l'endroit où Naess vivait en montagne, Tvergastein) se trouve aux pages 284 à 302 de ECS.

²² Pour cette formulation, Naess, VEP, 223. Voir aussi ECS, 60 et 61.

²³ Il s'agit de la diversité et de la richesse des formes de vie. Voir le second point de la plateforme.

²⁴ Naess, ECS, 279.

²⁵ Naess, ECS 78-9. Une phrase S¹ est plus précise ou constitue une «précision» d'une autre S⁰, si et seulement si cette dernière, S⁰, permet toutes les interprétations de la première. Autrement dit, si les interprétations de la phrase la plus précise, S¹, constituent un sous-ensemble de la phrase la moins précise, S⁰, il s'agit d'une «précision». À ce sujet, voir également Rothenberg en «Avant propos à l'édition américaine» de ECS, 27.

²⁶ Naess, ECS, 252-8. Pour l'allusion à Gaïa, qui souligne le statut d'être vivant au sens large de la Terre, voir page 291.

²⁷ Naess, VEP, 278.

²⁸ Pour les deux passages, Norton, art. cit. 269, 282. En ce qui a trait aux preuves de l'existence d'une valeur intrinsèque dans la nature, voir l'article de Baird Callicott cité «La valeur intrinsèque dans la nature : Une analyse métaéthique», *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 187-90.

²⁹ Voir d'abord «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible», 256-7. Nous citons un extrait de *Searching for Sustainibility* tiré dans la section intitulée «Thoreau's transformative values», p. 31-4, plus précisément, p. 34. Pour la valeur transformative, voir aussi Norton, 1987, chap. 10.

³⁰ Norton, B. «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible», 258-9.

³¹ Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. L. Fabulet, Gallimard, 1990, 161.

³² Cafaro, P. «Thoreau, Leopold, and Carson : Toward an Environmental Virtue Ethics» dans le collectif édité par R. Sandler et P. Cafaro (eds), *Environmental Virtue Ethics*, Rowman & Littlefield, 2005, 31-44, p. 31-2 pour la citation.

³³ Naess ne fait pas allusion au perfectionnisme moral. C'est C. Larrère qui établit ce lien: «L'éthique de Naess se situe sur un autre plan [que celui du biocentrisme], parce que c'est une éthique de la réalisation de soi. On va vers la perfection en passant par le plaisir, le bonheur et la joie, et l'on apprend non tant à limiter son pouvoir pour faire place à ceux des autres, qu'à trouver son propre bien en trouvant celui des autres. L'éthique de Naess est une éthique attractive, parce que c'est une éthique perfectionniste, réglée sur la visée du bien, non sur la réalisation du devoir.» Larrère, C. «Arne Naess et l'écophilosophie», *La voix et la vertu*, 226.

³⁴ Norton, «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible», 281

³⁵ Peu d'études ont été consacrées aux relations qui existent entre la théorie du langage de Naess, c'est-à-dire l'empirisme sémantique, et la présentation des idées de son écologie profonde. Afeissa, pour sa part, défend la thèse de la continuité dans sa postface à ECS, 309-55. Des réflexions sur cette question se trouvent aussi dans les deux articles sur Naess et l'écologie profonde réunis dans ses *Portraits de philosophes en écologistes*, MF, 2012. Voir les notes subséquentes.

³⁶ À ce sujet, M. Foucault, «L'écriture de soi», *Dits et écrits II* (1976-1988), Gallimard, 2001, 1237.

³⁷ Naess, ECS, 66, 79.

³⁸ Sur le pluralisme de Naess, voir la postface à ECS signée par Afeissa, ECS, 314-22.

³⁹ Afeissa, H.-S. «Naess. Démocratie, idéologie et sémantique dans la *deep ecology*» in : *Portraits de philosophes en écologistes*, MF, 2012, 231-52, nous citons la page 238.

⁴⁰ Afeissa, H.-S. «Arne Naess : La *deep ecology* entre empirisme sémantique et métaéthique» in : *Portraits de philosophes en écologistes*, MF, 2012, 113-30, nous citons les pages 123-4.

⁴¹ Joseph R. Des Jardins, *Éthique de l'environnement*, PUQ, 1995, 261-2.

⁴² La «conversion au pragmatisme» de Norton daterait de la formulation initiale de l'hypothèse de convergence dans son article de 1986, laquelle sera ensuite développée dans *Toward* en 1991.

⁴³ À titre informatif seulement, ces deux traits sont présents dans le *Pragmatisme* de William James (Flammarion, 1968), un ouvrage qui, tout comme *Toward* de Norton, débute par la formulation du

-
- dilemme de l'époque. Au sujet de la conséquence pratique (ou vérification des idées) et pour la continuité historique de la vérité, voir la sixième leçon «La théorie pragmatiste de la vérité», 141-66.
- ⁴⁴ Ce deuxième trait peut être illustré par l'analogie du «bateau de Neurath» selon laquelle nous ne modifions jamais nos énoncés de manière radicale, car nous devons toujours garder le bateau à flots pendant que nous remplaçons les planches défectueuses, donc lorsque nous rectifions nos croyances. À ce propos, voir l'article de Afeissa sur Norton déjà cité p. 220-1. Norton, SS, 108.
- ⁴⁵ James, W. *Le pragmatisme*. Voir la «Seconde leçon : Ce qu'est le pragmatisme», 47-70.
- ⁴⁶ Norton, TUE, préface, x
- ⁴⁷ Norton, TUE, 240 : «*Environmentalists believe that policies serving the interests of the human species as a whole, and in the long run, will serve also the "interests" of nature, and vice versa.*»
- ⁴⁸ Afeissa, art. cit. 209.
- ⁴⁹ Norton, TUE, 232.
- ⁵⁰ «Concepts are thus seen as tools of understanding, but tools that function best in the context of action.» Norton, TUE, préface, x.
- ⁵¹ Ferry, L. *Le nouvel ordre écologique : L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992.
- ⁵² Milbrath, L. *Environmentalists : Vanguard for a new Society*, Albany, State University of New York Press, 1984, 25-6. Ce passage est traduit et reproduit dans la préface de Rothenberg à ECS, 45.
- ⁵³ Sans demander une extension de la communauté morale, Thoreau accordait un droit à vivre et s'épanouir aux animaux. Voir, par exemple, ce passage : «Nul être humain, passé l'âge insouciant de la jeunesse, ne tuera de gaieté de cœur (wantonly murder) la créature, quelle qu'elle soit, qui tient sa vie du même droit (same tenure) que lui. Le lièvre aux aboies crie comme un enfant.» *Walden*, 244.
- ⁵⁴ Norton, «L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible», 252.
- ⁵⁵ Norton, art. cit. 269-78, précisément 270.
- ⁵⁶ Norton, art. cit. 272-3.
- ⁵⁷ Norton, «Intergenerational Equity and Sustainability», SS, 420-55. Voir l'article de H.-S. Afeissa, déjà cité : «Bryan Norton : L'art et la manière d'être pragmatique en écologie», 210-18.
- ⁵⁸ Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, . L. Fabulet, Gallimard, 1990, 151.
- ⁵⁹ Routley, R. S. «A-t-on besoin d'une nouvelle éthique, d'une éthique environnementale ?» (1973), article traduit et reproduit dans Afeissa, H.-S. *Éthique de l'environnement*, Vrin, 2007, 31-49.
- ⁶⁰ Baird Callicott, J. art. cit. 191.
- ⁶¹ Naess, ECS, 306.